Nathalie SARRAUTE, *L'Usage de la Parole*, Paris, éd. Gallimard (coll. Folio), 1980. pp. 97-105.

Mon Petit

Maintenant, si vous avez encore quelques instants à perdre, si tous ces drames ne vous ont pas lassés, permettez-moi de vous convier encore à celui-ci.

Il promet, me semble-t-il, j'espère ne pas me tromper, quelques épisodes ou développements qui ne sont pas tout à fait dépourvus d'intérêt.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre, puisque ce sont les mots, certains mots qui, à eux seuls, nous occupent en ce moment, que ce drame, c'est un mot, un petit mot tout simple qui le produit.

Ce mot est "mon petit".

Mais il faut pour que devienne intéressant ce que "mon petit" déclenche que soient remplies certaines conditions.

Il faut qu'il émerge inopinément au cours de la plus paisible et amicale des conversations, qu'il se glisse mêlé aux autres mots charrié avec eux dans le même flot.

Rien dans le ton sur lequel il est prononcé ne doit marquer de l'agressivité, ou de la tendresse, porter la trace d'une quelconque émotion.

Il faut qu'il apparaisse imprégné de sérénité, que dans une phrase toute banale il vienne.... sans aucune hâte.... il est même préférable que ses syllabes prennent le temps de se présenter bien détachées l'une de l'autre.... étirées.... "mon petit" qu'il aille très tranquillement là-bas dans l'autre se poser, occuper une place qui de toute évidence lui revient.

Et cette place - cela aussi est d'une grande importance - il ne doit pas s'y installer comme un de ces "mon petit" auxquels il ne vaudrait pas la peine de s'arrêter : un "mon petit" venu de quelqu'un de plus haut placé, de plus âgé.... bref de quelqu'un qui posséderait une supériorité évidente, reconnue, que ce mot exprimerait.

Donc dans une tout amicale et paisible conversation entre deux personnes qui sont dans des rapports de parfaite égalité soudain "mon petit" surgit.

Celui à qui il est envoyé en reçoit comme une légère décharge.... ou, si l'on ne craint pas de se servir d'une encore plus banale comparaison, il éprouve une sensation semblable à celle qu'on a quand on touche une ortie ou quand on frôle du doigt le bord poilu d'une feuille de cactus.

C'est alors que le drame ou, si vous aimez mieux, le jeu auquel vous êtes conviés commence.

Que fait-il, croyez-vous?

La réponse qui aussitôt se présente est que vraisemblablement il fait semblant de n'avoir rien senti et que la conversation sans le moindre cahot se poursuit.

Peut-être êtes-vous tentés d'en rester là, de considérer que l'action ne s'est pas engagée, que le drame est mort-né, que le jeu n'en vaut pas la chandelle ou, si vous préférez, que la montagne a accouché d'une souris.

Et pourtant des mots sont là, des mots que sans le vouloir vous avez vous-même dégagés.... "fait semblant" est là, qui étincelle, prometteur de riches gisements...

Oui, fait semblant, car personne raisonnablement ne peut penser que celui en qui le mot "mon petit" s'est déposé n'a rien senti.... il faudrait, pour qu'il en soit ainsi, qu'il fût mort, évanoui, en état d'insensibilité hystérique, de catalepsie…. aussi différent de nous que l'est un cadavre ou un dément.

Par conséquent, puisque nous sommes ici entre gens vivants et sains d'esprit, nous devons admettre que, comme nous le ferions si nous étions à sa place, il fait semblant.

Fait semblant? Mais qu'est-ce donc? Fait semblant? Mais pourquoi?

Ce qui est surprenant, c'est que si nous demandions à celui qui en un clin d'œil sans même réfléchir fait semblant, ou si nous nous posions à nous-même cette question, la réponse que lui et nous ferions immanquablement serait: "Je n'en sais rien."

Et comment pourrions-nous répondre autrement? Avons-nous eu le temps de nous arrêter pour considérer la situation? pour prendre une décision? Non, nous le savons bien, dans des cas comme ceux-là le temps nous presse, nous ne pouvons pas perdre une seconde, "faire semblant" ne nous le permet pas, pour que "faire semblant" puisse conserver son efficacité, il faut qu'aucune hésitation si infime soit-elle ne vienne troubler le cours uni de la conversation...

Et pourtant il est certain qu'un choix a été fait. Des alternatives se sont proposées, des impulsions ont dû être maîtrisées, des réflexes naturels réprimés...

Tout cela en moins d'un éclair...

Mais qu'on se donne la peine de le rattraper, de le retenir, de l'observer avec une certaine attention et on perçoit.... pas aussitôt, pas facilement.... c'est si confus, fuyant.... à peine est-ce entrevu que cela a disparu.... mais si l'on parvient à le fixer assez longtemps.... regardez...

Celui en qui "mon petit" mêlé à d'autres mots s'est introduit, aussitôt l'en sépare, s'en empare, l'examine.... c'est bien cela, impossible d'en douter, si étonnant que ce soit, dans le calme, dans la détente parfaite brusquement cette agression, pas la guerre, non, juste une inquiétante, intolérable incursion.... à la faveur de l'état de paix une petite troupe s'est permis de franchir la frontière.... Aussitôt ici l'alerte est donnée.... inutile de sonner le branle-bas de combat, il suffit de recourir à un certain dispositif de défense très efficace en pareil cas.... il est tout prêt, "Ne me dites pas mon petit" est là, des mots-fusées qui vont éclairer brusquement l'intrus, le mettre en fuite, lui servir d'avertissement, lui ôter l'envie de recommencer.... "Ne me dites pas mon petit".... il suffit de les lancer...

Mais qu'attend-il? Que lui est-il arrivé? Il ne peut pas bouger, il est comme ligoté.... c'est, qui de nous ne l'a éprouvé.... c'est qu'il est pris dans le fil de la conversation ou plutôt que ce fil autour de lui s'enroule, le tient enfermé.... il regarde ces mots qui sont là, tout près.... mais il faut pour les atteindre, pour s'en emparer rompre ce fil, le déchirer et arrachant tout, bondissant au-dehors lancer, déclenchant la lumière aveuglante, le fracas : Ne me

dites pas "mon petit" et il n'en a pas la force, le lien qui l'enserre est trop solide, trop bien noué, il fait quelques mouvements pour se dégager, il tressaute faiblement et puis il renonce, il fait semblant...

Mais le voici qui bouge, s'agite doucement.... est-ce pour faire une nouvelle tentative?.... c'est un peu tard, il a laissé passer le moment.... Non, il se tient bien sagement dans le fil de la conversation, il est clair qu'il ne cherche aucunement à le rompre.... Il veut seulement.... n'est-ce pas naturel? le renvoyer d'où il est venu, ce "mon petit"..... il veut à son tour le glisser insidieusement tissé à d'autres mots dans le fil de la conversation.... Oui, mais comment faire? Comment s'y prend-on? Quel drôle de mot, ce "mon petit"..... il est un de ceux qui ne font pas partie de son vocabulaire, il ne s'en est encore jamais servi, il ne connaît pas son mode d'emploi, il faut pour bien le manier de l'expérience, de l'habileté.... voici des mots qui pourraient aider à l'amener, des mots qui vont pouvoir le prendre en remorque : "Oh, vous savez..." ou bien. "Oh, écoutez..." il suffit de leur attacher "mon petit", ils arriveront à le tirer derrière eux : "Oh, écoutez, mon petit..." là, parmi ces phrases qui s'écoulent.... "Oh, écoutez..." non, impossible d'y accrocher "mon petit", il n'y a rien à faire, "mon petit" se décroche, "Oh, écoutez" s’en va sans l’entraîner derrière soi, emporté par le courant.

Ce "mon petit" décidément est un mot d'une langue étrangère, il ne saura jamais bien le prononcer, il aura beau s'efforcer, il sera trahi par son accent. Il sera trahi par sa voix… déjà, sentant "mon petit" approcher.... il n'y a rien à faire, elle ne se laisse jamais mater.... la voici qui vacille, prête à flancher.

Et l'autre, rien de tout cela n'a pu lui échapper, l'autre le regarde amusé, apitoyé.... le pauvret, "mon petit" l'a piqué au vif, le voici maintenant.... grenouille cherchant comiquement à imiter.... le voici se dressant sur ses petites jambes, tendant ses petits bras, qui veut à son tour lui appliquer, à lui, ce "mon petit".... comme s'il était capable de l'atteindre.... comme si déjà depuis longtemps.... mais comment le pauvre petit ne s'en était-il pas lui-même rendu compte?

Oui, en effet, comment? Quand, là-bas, dans l'autre, ce "mon petit" a-t-il pu se former? Comment a-t-il pu se développer, mûrir, s'alourdir au point de se détacher, de tomber de ses lèvres?.... de tomber sur lui, de le recouvrir.... "mon petit" l'enveloppe tout entier.... "mon petit" a été taillé à sa mesure.... "mon petit" était prêt depuis longtemps.... il ne restait qu'à l'ajuster.... Un spasme le traverse, il bouillonne, une vapeur brûlante, des bulles montent où il voit.... mais c'est lui-même, ce petit bonhomme au sourire conciliant, au hochement de tête approbateur.... et ici, c'est lui se ratatinant un peu.... juste pour que l'autre se sente plus grand, juste pour jouer, juste pour rire.... quelque chose pouvait-il le diminuer, n'était-il pas hors de toute mesure?.... s'ouvrant, se racontant, se confiant, se livrant, se montrant "tel qu'il est".... pourquoi feindre? pourquoi se contraindre?.... n'était-il pas au-delà de tout jugement?.... le voici encore se rapprochant toujours plus près, demandant.... un enfant s'adressant à un adulte.... quêtant des conseils, des avis, tandis que l'autre avec sollicitude se penche sur son cas.... tandis qu'en l'autre "mon petit" se forme, va tomber.... "mon petit" d'où il ne peut plus se dégager.... pas moyen de faire un mouvement.... pas même une ébauche de sourire juste pour marquer le coup en passant.... non, surtout pas, il ne faut rien montrer, il faut faire semblant...

Faire semblant, comme on fait lorsque l'autre en vous parlant vous envoie quelques gouttes de salive au visage et qu'on s'essuie doucement en prenant garde que l'autre ne s'en aperçoive pas, il ne faut rien lui montrer, ce serait indélicat, il ne l'a pas fait exprès...

Il ne l'a pas fait exprès, bien sûr que non, voyons, ce mot lui a échappé, c'est une cheville, un mot de liaison dont il lui arrive parfois de se servir sans aucune intention de se grandir, de désigner de son haut, de réduire à de ridicules proportions.... il suffit de le regarder.... il serait stupéfait de toute cette agitation, de ces troupes traversant les frontières, de ces fils qui enserrent, de ces mots-fusées, de ces remorques, de ces langues étrangères, de ces grenouilles, de ces bœufs, de ces vapeurs brûlantes, de ces bulles, de ces jeux, de toutes ces contorsions, de ces tremblantes tentatives.... mais quel écorché vif, mais quel esprit vindicatif, soupçonneux, orgueilleux.... et il aurait raison, au fond, n'est-ce pas? Comment vivrait-on si on prenait la mouche pour un oui ou pour un non, si on ne laissait pas très raisonnablement passer de ces mots somme toute insignifiants et anodins, si on faisait pour si peu, pour moins que rien de pareilles histoires?